

De Bourg St. Pierre à Zermatt par la Haute Route

Autor(en): **Kurz, Marcel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski**

Band (Jahr): **7 (1911)**

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-541524>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Glacier d'Otemma

M. Kurz, phot.

De Bourg St. Pierre à Zermatt

par la Haute Route,

par MARCEL KURZ, A. A. C. Z.

Les alpinistes anglais du milieu du siècle passé ont, comme vous le savez, déterminé sous le nom de *High Level Road* un itinéraire conduisant de Chamonix à Zermatt par les cols d'Argentière, des Planards, du Sonadon, de l'Evêque, de Collon, du M^t Brûlé et de Valpelline. Tous ces cols, sauf le second, sont situés au-dessus de trois mille mètres et reliés entre eux par des glaciers. Il existe du reste bien des variantes de la vraie Haute Route et l'on comprend qu'une telle traversée soit faite pour tenter des skieurs.

Les premiers qui se lancèrent à l'aventure étaient quatre Chamoniards: le D^r Payot, Joseph Couttet, Alf. Simond et le guide Joseph Ravel (le Rouge). Ils partirent de Chamonix au milieu de janvier 1903, ayant adopté, variante favorable au ski, l'itinéraire suivant, qui devait les conduire en trois jours de Lognan à Zermatt:

1^{re} journée: Col du Chardonnet — Fenêtre de Saleinaz — Orsières — Châble (dans la vallée de Bagne).

2^e journée: Châble — Cabane de Chanrion.

3^e journée: Chanrion — Glacier d'Otemma — Col de l'Evêque — Col du Mont Brûlé — Col de Valpelline — Glacier de Zmutt — Zermatt.

Seule la première partie de cet itinéraire fut exécutée conformément au programme. Un temps incertain arrêta les

skieurs sur le col de l'Evêque et, comme ils manquaient de provisions, ils rebroussèrent chemin par la vallée de Bagne jusqu'à Martigny. Sans se décourager ils remontent alors à Evolène et gagnent en un jour Zermatt par le col d'Hérens. Mais l'étape fut longue et la descente du glacier de Zmutt se fit de nuit¹⁾. La Haute Route se trouvait ainsi scindée en trois traversées partielles offrant chacune tout l'attrait de la nouveauté.

Un mois plus tard (en février 1903), deux autres pionniers, qui n'avaient sans doute pas connaissance de ce premier exploit, se mettent en route: le Dr R. Helbling et le Dr F. Reichert. Partis de la Vallée de Bagne, ils gagnent avec beaucoup de peine la cabane de Panossière, sur la rive droite du glacier du même nom. Après une tentative pour passer le col des Maisons Blanches et gagner la cabane de Valsorey, ils reviennent à Panossière et traversent alors la chaîne des Mulets de la Liaz. La descente, dans la face qui regarde Chanrion, fut très laborieuse; ils durent naturellement porter leurs skis. Anatole Pellaud de Martigny, qui les accompagnait, perdit même les siens et redescendit par la vallée de Bagne, tandis que les deux autres alpinistes couchaient dans les misérables huttes de la Petite Chermontane. La journée suivante se passa en flâneries autour de la cabane de Chanrion. Le lendemain, ils marchent sur Arolla par les cols du Mt Rouge, de Seillon et de Riedmatten, couchent dans une grange et montent ensuite à la cabane Bertol. La dernière journée de cette traversée compliquée fut consacrée au passage du col d'Hérens, à l'ascension de la Tête de Valpelline et à la descente sur Zermatt²⁾.

C'est sans contredit une des plus belles courses qu'on ait exécutées en ski à cette époque.

En janvier 1908 seulement, une troisième caravane quitte Chamonix pour se rendre à Zermatt: M. Beaujard de Paris avec Joseph Ravanel (le Rouge) et Ed. Ravanel. Le premier jour, une variante un peu fantaisiste les conduit à Châble par le col des Montets et la Forclaz. Le lendemain, montée à Chanrion. Le troisième jour, départ à minuit de Chanrion, arrivée à Zermatt à six heures et demie du soir, par les cols de l'Evêque, du Mont Brûlé et de Valpelline³⁾.

¹⁾ Revue Alpine, 1903, pp. 269—284.

²⁾ *Alpina*, 1903, pp. 207 sq. I^{te} Durchquerung der Walliser Alpen.

³⁾ Revue Alpine, 1908, p. 80.

Comme on le voit, ces trois expéditions ont suivi un itinéraire s'écartant plus ou moins de la classique *High Level Road* et évitant complètement les trois premiers cols : ceux d'Argentière, des Planards et du Sonadon. La variante par le col du Chardonnet, ou le col du Tour et Orny, est du reste le meilleur — sinon l'unique — moyen de franchir cette partie de la chaîne du Mont-Blanc, car le col d'Argentière présente sur le versant suisse une paroi de rochers où personne n'aura l'idée d'aller s'aventurer avec des skis. Le col des Planards (2736) conduisant du Val Ferret à Bourg St. Pierre est très propre au ski mais n'offre pas l'intérêt d'une traversée de glaciers.

En passant de Chamonix à Zermatt vous êtes donc obligé de descendre une fois au moins dans la vallée (à Orsières) et de ce fait le terme de *Haute Route* n'est plus exact. Mais si vous partez de Bourg St. Pierre et que vous vous rendiez à Zermatt, toujours par les cols, vous parcourez une route glaciaire presque ininterrompue et comparable à celle traversant l'Oberland bernois du Lötschental à la Grimsel. Chanrion à 2400 m. est le seul point d'inflexion de ce *High Level*, le seul endroit aussi où l'on quitte un instant les glaciers ; mais enfin, il n'y a là qu'une cabane du Club Alpin et la Haute Route peut y passer sans scrupules, pour autant qu'une route ait des scrupules.

Depuis longtemps ce parcours-là nous avait tenté, M. F. F. Roget et moi et voici le plan que nous avons arrêté :

1^{re} journée : Cabane de Valsorey (3100) sur le Six du Meiten.

2^e journée : Col du Sonadon (3489) — Cabane de Chanrion (2460).

3^e journée : Col de l'Evêque (3393) — Col de Collon (3130) — Col et cabane de Bertol (3421).

4^e journée : Col d'Hérens (3480) — Zermatt.

Cette année, enfin, notre beau rêve s'est vu réalisé. Mon maître avait préparé grandement les choses et mis tous les atouts dans son jeu. Maurice Crettez qui nous avait conduits en mars 1907 à l'Aiguille du Chardonnet et au Grand Combin fut nommé chef de l'expédition et il prit sous ses ordres son frère Jules, superbe gaillard de vingt-quatre ans, excellent skieur, et un sien cousin : Léonce Murisier de Praz de Fort. Du renfort vint de Zinal en la personne sympathique de Louis Theytaz, cet estimé et fin compagnon, qui devait

seconder notre chef. Tant d'hommes, parce qu'il nous fallait emporter des vivres pour une semaine et pouvoir, en cas de nécessité, nous diviser en deux caravanes suffisamment fortes et indépendantes.

Le rendez-vous était à Bourg St. Pierre.

9 janvier.

Vers midi, j'arrive au Bourg et trouve devant l'Hôtel du Déjeuner de Napoléon le guide Murisier, surnommé Pollux lorsqu'il voyage avec son ami Castor. Le gros de la troupe nous précède de quelques heures et, après un léger dîner, nous nous lançons à sa poursuite. Lançons est beaucoup dire, car Pollux se trouve chargé d'un gros sac qui lui enlève toute idée de faire de la vitesse.

Avant de quitter la vallée d'Entremont nous recevons en plein visage quelques bouffées d'un vent chaud et caractéristique qui jette dès le début un doute dans notre âme.

Jusqu'au Chalet d'Amont (2192), la piste suit le même tracé qu'en été, mais alors, au lieu de grimper dans une cheminée que domine une croix, elle file au sud et s'engage ensuite dans la gorge même par où s'échappe l'eau du glacier de Valsorey. On arrive ainsi sans trop de peine sur ce glacier, puis aux Grands Plans d'où l'on aperçoit la cabane sur le Six du Meiten. La nuit est venue mais la lune, dans son premier quartier, projette assez de lumière pour que nous ne perdions pas la piste qui s'élève en lacets. Enfin un yodel troue le silence : c'est la voix de Maurice dont la silhouette se dresse au haut du rocher.

Un peu avant huit heures tout le monde est réuni sous le toit hospitalier de la cabane et nous passons une charmante soirée à faire ensemble plus ample connaissance. Je remarque avec plaisir et non sans amusement que chaque guide a enfin troqué son lourd et gros bâton d'antan contre deux légères cannes — voir même des bambous — et qu'il possède dans son équipement des peaux de phoques, objets autrefois méprisés, dont il a pourtant reconnu les avantages. Un bon point à ces messieurs. Par contre, les bottines de Pollux me rendent rêveur ! En voulant se mettre à la mode, celui-ci s'est acheté, dans le premier bazar venu, de légers Laupars qui pourraient bien lui jouer un tour et auxquels je préférerais beaucoup de forts souliers à semelle ferrée, mieux appropriés au travail d'un guide. — Pollux, mon ami, méfiez-vous des contrefaçons !

10 janvier.

« Il neige ! » a crié notre chef, furieux, et nous sommes restés sous les couvertures. Une journée de mauvais temps à la cabane de Valsorey; il n'y a pas là de quoi s'étonner, ce n'est pas la première et ce ne sera pas la dernière fois. Ces messieurs de la Chaux-de-Fonds ont-ils jeté un sort au rocher du Meiten, ou bien est-ce moi qui lui porte la guigne chaque fois que j'y viens ?

Pour tuer le temps, nous transformons la petite cabane en observatoire météorologique, avec un plein succès — ce qui n'est pas le cas pour tous les établissements de ce genre. — Après une magnifique tempête, la *bise* triomphe du *vent* et sur les deux heures, un soleil ardent faisant fondre la glace des fenêtres, fait aussi renaître dans nos cœurs l'espoir un moment abandonné.

Il était tombé quinze centimètres de neige, légère, poudreuse, et, durant toute la course, nous pourrions apprécier son moelleux tapis sans regretter cette journée d'inaction.

Au crépuscule, la lune surgit derrière une arête déchiquetée et éclaire les neiges du Vêlan qui trône là, vis-à-vis de nous, comme si nous étions montés ici exprès pour le voir. Le thermomètre marque 18° au dessous de zéro et descend plus bas encore.

« Cette fois, on a le beau temps : c'est sûr ! » affirme Crettez.

11 janvier.

A neuf heures, nous quittons la cabane par un temps merveilleux.

Le passage de Bourg St. Pierre à Chanrion par le col du Sonadon présente un obstacle qui a probablement découragé les précédents skieurs de la Haute Route et les a engagés à tourner cette chaîne plutôt que de la franchir, c'est le rempart que constituent l'épaule du Combin et la chute du glacier du Sonadon dont la ligne fortifiée de façon ininterrompue relie du sud au nord les Aiguilles Vertes au Combin de Valsorey.

Les anciennes éditions de l'Atlas Siegfried portent un tracé qui passe tout près de l'Aiguille du Déjeuner (3009) mais il est reconnu que ce chemin est exposé aux chutes de pierres et toutes les caravanes montent maintenant au Plateau du Couloir pour redescendre ensuite sur le glacier du Sonadon et gagner le col du même nom.

Je pensais que nous prendrions cette route, nous aussi, mais les professionnels de la caravane préférèrent l'ancien passage. Ce fut une erreur, et je tiens à le dire tout de suite dans l'intérêt de ceux qui feront après nous ce parcours ¹⁾).

A dix heures, après avoir traversé le petit glacier du Meiten nous sommes perchés sur le bord de la grande paroi qui domine le glacier du Sonadon cherchant à nous persuader que c'est bien par là qu'il faut passer. Avec des skis, la situation est un peu ridicule et il s'agit d'en sortir vivement. Chacun enlève ses planches et chausse ses crampons puis, les deux Crettez encordés partent en éclaireurs.

Bientôt des appels nous engagent à les suivre et, grâce à une neige d'excellente consistance, le chemin se trouva être — comme souvent — beaucoup moins mauvais qu'il n'en avait l'air.

Nous longeons une sorte de vire sur laquelle la neige a été accumulée par le vent, à un angle de 45 degrés, de façon à la dissimuler presque entièrement. Il faut toute l'expérience de notre chef pour s'y frayer une route sûre avec une base si étroite.

Lorsque nous arrivons au col de l'Aiguille du Déjeuner, les Crettez sont déjà sur le glacier du Sonadon et dans leur piste nous rechaussons bientôt nos skis, tout contents de ne plus les porter sur le dos.

Vers trois heures de l'après-midi nous nous couchions en plein soleil sur le col du Sonadon (3489); nous ne parlions plus de cette vilaine paroi et je n'eus pas même le courage de montrer aux guides les pentes faciles descendant de l'épaule du Combin.

Une heure plus tard nous voilà lancés en pleine glissade sur le glacier du Mont Durand, admirant le coucher de soleil sur les montagnes de Chanrion. Sans descendre trop bas, nous franchissons l'arête nord-est du Mont Avril et repartons à toute allure dans la combe du glacier de Fenêtre décrivant un grand circuit pour aboutir vers la langue du glacier d'Otemma.

¹⁾ De la cabane de Valsorey montez tout droit en ski ou à pied sur le Plateau du Couloir: si la neige est bonne (elle sera dure en général) il n'y a pas de danger d'avalanche. De là vous pourrez « rutscher » jusque sur le glacier et rechausser vos skis à niveau du Col du Sonadon.

Au clair de lune nous remontons à Chanrion, et à six heures, lorsque nous y arrivons, les guides ont déjà déblayé la neige devant la porte et allumé le feu dans la cabane, Mr. R. fait les honneurs, au nom de la section genevoise: voici cinq cuillères, cinq couteaux, cinq fourchettes, cinq tasses et cinq assiettes; des couvertures, une pour chacun et la septième pour la communauté; de la paille, du bois et un poêle: n'est-ce pas charmant dans sa simplicité? Et cela, grâce aux contrebandiers qui profitent volontiers du nécessaire mais emportent le superflu.

Ce soir, les pronostics du temps sont mauvais: malgré un ciel parfaitement pur, le baromètre a baissé, un halo entoure la lune et le froid est très peu sensible.

Excellente nuit.

12 janvier.

Ciel gris. La nature paraît infiniment triste sous ce voile terne qui efface le contour des neiges et rend tout uniforme. Tant pis! nous nous sentons forts et sans hésiter nous poursuivons notre course selon le programme. Départ à huit heures et demie.

Des amas considérables de neige ont réussi à boucher les immenses crevasses ouvertes l'été au confluent des glaciers d'Otemma et de Crête Sèche et nous passons là sans entrevoir le moindre trou. La grande avenue du glacier s'étend bientôt devant nous à perte de vue. J'avais rêvé de m'y promener les mains dans les poches au bon soleil de l'hiver, mais le soleil, ce génie bienfaisant, est retranché derrière des nuées grises qui avancent lentement, venant de l'Italie. Or, en l'absence du soleil, l'homme est triste.

Mais aussi, quelle joie, quels cris de joie, lorsqu'arrivée au bout de la route blanche, notre petite troupe aperçoit au-dessus d'elle, les nues se déchirer et l'astre bien aimé reparaître, versant généreusement sur tous la lumière et la chaleur, la gaîté et la bonne humeur.

Youhée! Voici le premier col atteint. C'est celui qui s'ouvre, à 3300 m, entre le Petit Mont Collon et la Becca d'Oren, il est beaucoup plus direct que le col de Chermontane. Et des pentes douces conduisent de là au col de l'Evêque (3393), que nous atteignons à deux heures et demie. Du côté de l'Italie, le ciel est encore bien noir, mais au nord les montagnes dégagées brillent dans un bleu légèrement panaché.

Jusqu'au col de Collon, vers lequel nous descendons, la neige est dure mais aussitôt après, sur le versant nord, elle retrouve tous ses attraits. Les Crettez sont déjà hors de vue, préparant le chemin et nous nous amusons à décrire de longues serpentines sur le glacier d'Arolla jusqu'au moment où l'on s'engage (vers la courbe de niveau 2670) sur les pentes fort raides qui environnent le plan de Bertol. Le jeune Crettez n'a pas daigné quitter ses planches pour traverser cette vilaine côte et il semble avoir une confiance illimitée dans la stabilité des neiges qu'il prend en écharpe témérairement. Lorsque nous arrivons enfin au pied du glacier de Bertol, notre gaillard a déjà filé plus loin, ouvrant une piste assez profonde qui zigzague dans la direction de la cabane de Bertol.

« Il est allé faire le thé », nous dit Maurice, tout fier de cette jeune ardeur.

La lune nous est fidèle; ce soir encore, elle éclaire notre tranquille montée au refuge. Dans le haut du glacier la pente se raidit, mais la neige reste parfaite et vers sept heures du soir nous arrivons en débandade au pied du rocher de Bertol. Les skis déposés dans une niche pour la nuit, on se met en devoir d'escalader les échelons du perchoir sur lequel les Neuchâtelois ont bâti leur cabane. Les cordes fixes sont fortement glacées et retenues en partie sous la neige. La porte du refuge restée bloquée, nous pénétrons dans la cuisine par une des fenêtres. A moi de faire les honneurs, ce soir; je suis heureux de pouvoir offrir à mes compagnons un toit aussi hospitalier, du bois débité qui flambe à merveille, un bon fourneau qui chauffe en peu de temps la petite pièce où nous nous sentons bien à l'aise, des matelas et des couvertures à profusion et une batterie de cuisine!! « Voyez un peu M. Roget! après Chanrion c'est le paradis! »

Durant la soirée, je gratte de l'ongle la glace d'une certaine fenêtre qui donne vers la Dent Blanche: son échine se dresse monstrueuse dans la lumière blonde de la lune. On en parle ce soir. Il est question de lui rendre visite, puisqu'elle se trouve si naturellement sur notre route. Pourquoi pas? Après une série de beaux jours, l'arête sud de la Dent Blanche ne présente pas plus de difficultés qu'en été. Bien au contraire: tandis que les rochers se sèchent au soleil, les couloirs et les corniches, balayés par le vent,

sont tapissés d'une bonne croûte neigeuse qui épargne au piolet beaucoup de travail. L'expérience l'a prouvé. La neige tombée il y a trois jours, légère et poudreuse, tourbillonnante, ne s'attache pas sur une arête comme celle-là et d'ailleurs, si le soleil n'a pas pu la faire disparaître encore, nous irons, nous, la balayer de nos mains.

13 janvier. 5 heures.

Des brouillards traînent sur les glaciers qui nous séparent de la dent; la lune joue à cache-cache avec de vilains nuages; bref, le temps est très incertain, mais nous descendons pourtant de notre perchoir avec tout notre bagage, nous chaussons nos skis et partons dans la direction du col d'Hérens. Deux longues heures nous en séparent et alors, si le temps est meilleur, nous tenterons le coup, sinon nous filerons à Zermatt.

Lentement le jour est venu et nous sommes maintenant sur le glacier de Ferpècle.

«La Dent Blanche fume sa pipe du bon côté» s'écrie Theytaz et Maurice, impatient, roule de gros yeux. De fait, le vent a changé de direction. Les nuages ont pris meilleure tournure et la teinte du ciel n'est plus si crue.

Allons-y!

Et d'un commun accord, notre petite troupe dépose au pied du col d'Hérens le gros des bagages, ne conservant qu'un seul sac, trois piolets, des crampons et deux cordes. Ainsi allégés et toujours en ski, nous filons, marchant contre la bise, longeant le pied de la grande arête méridionale, pour gagner une petite terrasse située au-dessus du Roc Noir.

A leur grand étonnement, les skis sont plantés profondément dans la neige et nous continuons sans eux notre ballade. Dans les premiers rochers nous faisons halte, pour nous sustenter un peu (il est 9 heures $\frac{1}{4}$), sangler nos crampons et nous encorder en deux caravanes qui partent bientôt dans l'ordre suivant: les deux Crettez et moi; puis Theytaz, Mr. R., et Pollux en queue, portant le sac de la troupe.

Maurice dans son optimisme a parié une bouteille contre Theytaz que le sommet serait atteint avant midi. L'un et l'autre connaissent la Dent Blanche pour l'avoir gravie souvent, mais Theytaz est plus prudent dans son jugement et il n'a sans doute pas tort.

C'est au pas de course que les Crettez me font gagner l'arête et nous arrivons ainsi au point 3729. La vue est un prétexte pour reprendre son souffle, mais Maurice, qui pense à sa gageure et la bise qui a pris le dessus nous pressent de partir.

Près du point 3912 nous nous trouvons encore tous réunis pour le *lunch*; de brillants glaciers s'étalent autour de nous, et les ombres effilées du matin s'enfoncent dans la neige comme des lames bleues.

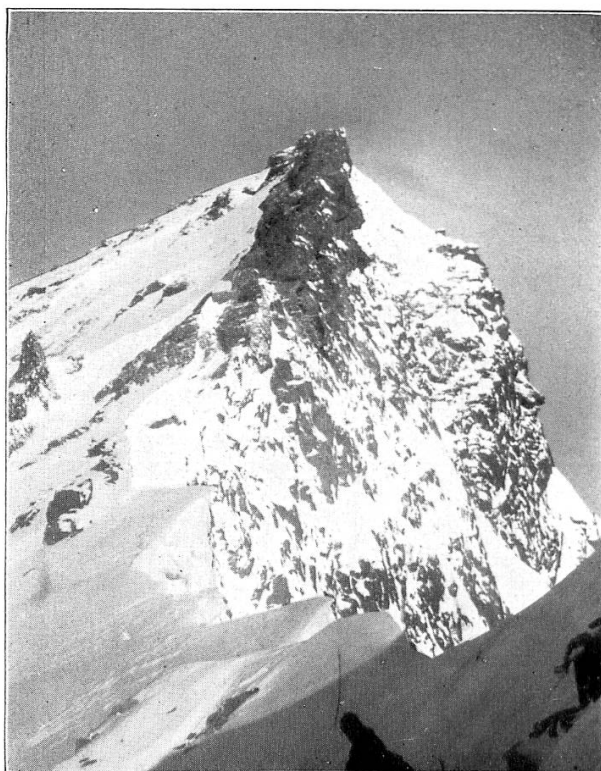


Vue de l'arête sud de la Dent Blanche.

M. Kurz, phot.

Jusqu'au premier grand gendarme, l'arête ondulée est facile, la ballade agréable, offrant de beaux coups d'œil. A droite: l'Obergabelhorn ou le Cervin, encadrés par des corniches frangées de glace. Vient ensuite l'endroit réputé par ses plaques: elles sont en ce moment couvertes d'une neige excellente où nous taillons quelques marches: puis il suffit de piquer la pointe des souliers pour avancer rapidement. L'arête est regagnée aussitôt après le grand gendarme. Crettez a perdu sa bouteille, car il est passé midi, mais sûr de vaincre maintenant, il s'écrie joyeux: « Cette

fois, elle est à nous, la Dame blanche! » Sur le roc de l'arête nous trouvons un semblant de neige fraîche, très sèche et qu'il est facile d'écarter pour se cramponner solidement dans les prises. La varappe est intéressante et le temps passe extraordinairement vite. Theytaz insiste à plusieurs reprises pour passer le premier, mais Crettez n'en veut rien entendre et repart à l'assaut. Enfin le rocher cesse, la crête devient blanche et se termine par un dernier petit cône que



M. Kurz, phot.
Dent Blanche, arête sud

nous abattons d'un coup de piolet. Il est trois heures et demie.¹⁾ La vue est cachée par un brouillard passager et il fait trop froid pour attendre longtemps. Nous redescendons à grands pas et rencontrons bientôt la seconde caravane.

Pendant que celle-ci gagne le sommet nous nous engageons dans la face occidentale de notre montagne, celle qui regarde Bertol et qui semble être aujourd'hui tout en neige. Malgré la raideur effrayante de la pente nous avançons sûrement, grâce aux crampons, et nous gagnons ainsi beaucoup de chemin jusqu'au moment où Crettez découvre de la glace. Alors, de rage, il brandit son piolet et en frappe la pente glacée. Il nous faut regagner l'arête au plus vite, en taillant. Et lorsque nous l'atteignons, la nuit est presque venue; mais à travers les brumes du crépuscule la lune jette une lumière diffuse qui nous permet de continuer tranquillement notre route en reprenant tous les passages du matin. Il est huit heures et demie lorsque nous retrouvons nos fidèles planches. Nous avons pensé

¹⁾ C'est, je crois, la première ascension hivernale de la Dent Blanche.

nous rendre le même soir à la cabane du Schönbühl mais par cette lune voilée il n'y aurait aucun plaisir à descendre en ski le col d'Hérens et nous préférons attendre à demain pour bien profiter de la glissade.

Je ne dirai pas de quelle allure somnolente six fantômes rentrèrent à Bertol cette nuit-là.

14 janvier.

A 11 heures, bien reposés et joyeux, nous commençons notre dernière journée. Pour le coup, le soleil est de la partie et ce fut, grâce à lui, grâce à la neige excellente, une délicieuse promenade. Au col d'Hérens, un dernier signe d'adieu à la Dame blanche et nous franchissons à pied la rimaye pour rechausser nos skis sitôt après et nous laisser emporter par eux vers Zermatt.

Ce ne fut qu'un charme et déjà nous étions dans l'ombre du Cervin sur le glacier de Zmutt. Là où il y a tant de pierres l'été nous glissions tout droit ayant une féerie devant les yeux; au-dessus des profondeurs bleues de la vallée le Rimpfischhorn, le Strahlhorn et les modelés du glacier de Findelen baignaient dans les ondes mauves du crépuscule. Et puis, entre les aroles de la Staffelalpe, quelle course enivrante nous emporte tandis que le regard s'attarde encore sur toutes ces grandioses montagnes.

Zermatt, déjà!

La première personne que je rencontre est une paysanne, semblable à Pierrette, portant le pot au lait... mais c'est moi qui fait la culbute et la pointe de mon ski vole en éclats sur le dernier caillou du chemin...